

LE DYNAMITEUR FEUILLETONS DE L'ABEILLE

J'avais donné rendez-vous pour dîner à un de nos affidés les plus épris, dans un cabinet particulier de Saint James Hall. Celui dont je vous parle vous connaît : c'est Mac Guire, homme de caractère chevaleresque, mais peu expert dans le métier. De là la raison d'être de notre rendez-vous, car je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de l'ajustement précis de l'engin. Je réglai la batterie de façon que le chien frappât la capsule une demi-heure plus tard, le lieu choisi pour l'attentat n'étant pas éloigné, et pour éviter tout mécompte, j'employai un stratagème inventé tout récemment par moi, et par lequel, en ouvrant le sac qui contenait la bombe, on devait déterminer l'explosion. Cette disposition, nouvelle pour lui, ne fut guère du goût de mon ami ; il me prouva que, s'il était arrêté, sa perte ne serait pas moins certaine que celle de nos adversaires. Mais je ne me laissai pas ébranler par ses raisons ; je lui versai un grand verre de whisky et l'envoyai remplir sa glorieuse mission.

Nous avions pris comme objectif la statue de Shakespeare, dans Leicester Square ; endroit admirablement choisi, parce que les sièges, dans le voisinage immédiat, sont souvent occupés par des enfants, des petits vagabonds, de pauvres jeunes femmes de la basse classe et de vieux invalides, toutes gens faisant directement appel à la pitié publique, et par conséquent répondant parfaitement à notre dessein. Quand Mac Guire s'approcha, le noble sentiment du triomphe enflamma son cœur. Jamais il n'avait vu pareille foule dans le jardin ; des enfants couraient de-ci de-là, criant et jouant tout autour du piédestal ; un vieil invalide était assis sur le banc voisin, une médaille sur la poitrine. Ainsi la coupable Angleterre serait frappée dans ses œuvres vives ; le moment était, en vérité, des plus propices, et Mac Guire, radieux et sûr du succès, s'avancait à grands pas. Soudain — œil fu desagréablement surpris par l'apparition d'un sergent de ville qui se posta au pied de la statue. Mon brave compagnon s'arrêta ; il jeta autour de lui un regard scrutateur ; ça et là, en différents points du jardin, étaient d'autres individus, affectant de flâner. Mac Guire n'est pas novice en ces sortes d'affaires ; il flaira immédiatement une machination de l'astucieux Gladstone.

Une difficulté capitale, avec laquelle nous avons toujours à compter, c'est une certaine nervosité chez les unités subalternes de notre armée. Quand approche l'heure de quelque grande tentative, ces poulmouillées font parvenir aux autorités des avis vagues et anonymes. Au reçu d'une de ces lettres, le gouvernement tend une souricière à ses adversaires. Mon sang bouillait quand je vis des gens qui se vendent à une telle cause. Il est vrai que, grâce à la générosité de nos protecteurs, nous recevons une allocation très convenable ; moi-même je touche un juste salaire qui me met au-dessus des mesquines préoccupations de l'existence ; Mac Guire, avant de se joindre aux compagnons, crevait littéralement de faim, et maintenant, Dieu merci, il vit fort à l'aise.

Il était donc évident que notre projet pour Leicester Square avait été divulgué ; le gouvernement avait insidieusement lancé dans la place ses plus fins limiers ; et notre émisaire, sans autre aide ou protection que son petit appareil dans la boîte, se trouvait attaqué par la force, la force brutale qui caractérise les siècles de tyrannie. S'il s'avisait de déposer sa machine, il était presque certain d'être observé et aussitôt arrêté. Il fallait remettre l'exécution du plan. Le sac sous le bras, il paraissait contempler la façade de l'Alhambra, lorsque lui passa par la tête une idée de nature à épouvanter les plus braves. La machine était montée ; à l'heure fixée, elle devait faire l'explosion ; comment s'en débarrasser avant ce moment-là ?

Mettez-vous pour un instant à sa place. Sans ami, sans secours possible, à la fleur de l'âge (car il n'a pas quarante ans), et condamné à une mort cruelle et misérable par la dynamite ! Le square exécutait autour de lui une ronde folle ; il s'appuyait contre une grille. Il est probable qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, un sergent de ville veillait à ses côtés.

CUNARD CHERBOURG. Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Excellent agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG. EN 5 JOURS. TOULON, MARSEILLE, MAURITANIE, AGUANTIA, BREVENARIA, GENOVA, GENEVE. 300 St. Charles St. New Orleans La.

Mais où fuir, hélas ! N'emportait-il pas avec lui ce qu'il aurait dû fuir ? Nous avons entendu parler de prisonniers ayant un cadavre pour compagnon de chaîne ; mais figurez-vous, monsieur, les tortures morales de celui qui est enchaîné, comme le pauvre Mac Guire, à une bombe explosive ! Comme il passait dans Green Street, une angoisse lui serra le cœur : si l'heure était arrivée déjà ? Il s'arrêta un instant, puis, d'un geste violent, tira sa montre ; une tempête horrible sifflait à ses oreilles ; la montre tremblait avec tant de violence dans sa main qu'il lui était impossible de distinguer les chiffres du cadran. Il ferma les yeux et, en quelques secondes, il lui sembla avoir vieilli de cinquante ans. Il put enfin voir l'heure distinctement ; il lui restait vingt minutes. Vingt minutes et pas de plan arrêté !

Green Street était déserte à ce moment. Mac Guire aperçut une fillette d'environ six ans qui venait droit à lui, sautant à cloche-pied. Elle chantait, et quelque chose dans sa voix, lui rappelant le passé, produisit dans son esprit une soudaine clarté. — Ma petite, dit-il, voulez-vous que je vous fasse cadeau d'un joli sac ? L'enfant poussa un cri de joie et tendit les mains. Elle avait d'abord regardé l'objet ; mais malheureusement ses yeux se levèrent sur Mac Guire, et à peine fut-elle aperçue la figure du pauvre homme qu'elle se mit à hurler et à s'enfuir. Presque au même instant une femme parut sur le seuil d'une boutique et appela l'enfant d'une voix grondeuse : — Venez ici, petite sotte, dit-elle, et n'ennuyez pas ce bon vieux monsieur !

La perte de cette dernière espérance fut pour un moment au pauvre Mac Guire la conscience de ses actes vives ; le moment était, en vérité, des plus propices, et Mac Guire, radieux et sûr du succès, s'avancait à grands pas. Soudain — œil fu desagréablement surpris par l'apparition d'un sergent de ville qui se posta au pied de la statue. Mon brave compagnon s'arrêta ; il jeta autour de lui un regard scrutateur ; ça et là, en différents points du jardin, étaient d'autres individus, affectant de flâner. Mac Guire n'est pas novice en ces sortes d'affaires ; il flaira immédiatement une machination de l'astucieux Gladstone.

Une difficulté capitale, avec laquelle nous avons toujours à compter, c'est une certaine nervosité chez les unités subalternes de notre armée. Quand approche l'heure de quelque grande tentative, ces poulmouillées font parvenir aux autorités des avis vagues et anonymes. Au reçu d'une de ces lettres, le gouvernement tend une souricière à ses adversaires. Mon sang bouillait quand je vis des gens qui se vendent à une telle cause. Il est vrai que, grâce à la générosité de nos protecteurs, nous recevons une allocation très convenable ; moi-même je touche un juste salaire qui me met au-dessus des mesquines préoccupations de l'existence ; Mac Guire, avant de se joindre aux compagnons, crevait littéralement de faim, et maintenant, Dieu merci, il vit fort à l'aise.

Il était donc évident que notre projet pour Leicester Square avait été divulgué ; le gouvernement avait insidieusement lancé dans la place ses plus fins limiers ; et notre émisaire, sans autre aide ou protection que son petit appareil dans la boîte, se trouvait attaqué par la force, la force brutale qui caractérise les siècles de tyrannie. S'il s'avisait de déposer sa machine, il était presque certain d'être observé et aussitôt arrêté. Il fallait remettre l'exécution du plan. Le sac sous le bras, il paraissait contempler la façade de l'Alhambra, lorsque lui passa par la tête une idée de nature à épouvanter les plus braves. La machine était montée ; à l'heure fixée, elle devait faire l'explosion ; comment s'en débarrasser avant ce moment-là ?

Mettez-vous pour un instant à sa place. Sans ami, sans secours possible, à la fleur de l'âge (car il n'a pas quarante ans), et condamné à une mort cruelle et misérable par la dynamite ! Le square exécutait autour de lui une ronde folle ; il s'appuyait contre une grille. Il est probable qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, un sergent de ville veillait à ses côtés.

Aurons-nous des Courses de Taureaux ?



On nous annonce des courses de taureaux à la Nouvelle-Orléans sous peu, avec des matadors, des torreadors, des chevaux et tout ce qui va avec le grand spectacle. Les courses sont annoncées pour le Coliseum en bas de la ville. Attendons-nous à des émotions.

un verre d'eau-de-vie ; mais le temps pressait, et il dut se refuser cette dernière douceur.

Au coin de Haymarket, il héla un cabriolet, y sauta, donna au cocher une adresse sur les quais, et aussitôt que le véhicule se fut mis en marche, il dissimula du mieux qu'il put le sac sous le tablier. Puis de nouveau il tira sa montre. Pendant cinq interminables minutes il roula ainsi, malade d'inquiétude à chaque cahot. Enfin, arrivé au quai, il cria d'arrêter et descendit. Le danger n'était pas, sa vie était sauve, et pourtant son exploit de dynamiteur n'en serait pas moins brillant ; car qui de certain qu'un cabriolet réduit en miettes au milieu des rues de Londres ? Il fouilla dans une poche, puis dans l'autre... Il crut alors devenir fou de désespoir ; mais, anéanti, il regarda couler l'eau. Il n'avait plus un sou sur lui !

— Hallo ! dit le cocher, vous semblez drôle ! — Perdu mon porte-monnaie, murmura Mac Guire d'une voix si bizarre qu'elle l'étonna lui-même. L'homme regarda par l'ouverture de la capote : — Dites donc, bourgeois, vous oubliez vot' cois !

Mac Guire, machinalement, le retira, et se voyant déreché à la main ce sac de malheur qui s'accrochait à lui, il sentit ses dernières forces l'abandonner. Il eut encore un éclair d'énergie, pourtant : — Il n'est pas à moi, dit-il. C'est sans doute un voyageur qui l'a laissé. Vous le porterez au bureau !

— Voyons ! répondit le cocher, lequel d'vous deux qui s'paye la tête de l'autre ? — Mon ami, s'écria Mac Guire, prenez-le pour vous payer.

— J'écoute, répondit le cocher. Et quoi qu'il y a dans vot' sac ? Ouvrez, qu'on voie ! — Non, non ! vociféra Mac Guire. C'est... c'est une surprise... — Qu'vous m'chantez là, vous dit l'homme descendant de son perchoir. Vous allez me payer ma course, ou bien nous allons au bureau de police !

Ce fut en ce moment de détresse suprême que Mac Guire aperçut la haute stature d'un certain Godall, marchand de tabac, qui s'avancait vers le quai. Cet homme ne lui était pas inconnu ; il était parfois entré dans sa boutique pour divers achats et savait qu'il était la libéralité incarnée.

— Dieu soit loué ! dit-il. Voici un de mes amis. Je vais lui emprunter la somme nécessaire. — Et il se précipita à la rencontre du boutiquier.

— Monsieur, dit-il, monsieur Godall, vous me remettez sans doute ? Un malheur m'accable, sans qu'il y ait faute de ma part. O monsieur ! au nom de l'innocence opprimée, au nom de liens sacrés de l'humanité... prêtez-moi trente sous !

— Je ne reconnais pas vos traits, répondit M. Godall, mais je me rappelle la coupe particulière de votre barbiche, qui n'a pas l'heur de me plaire. Voici un souverain, monsieur, que je vous avance, à la condition expresse que vous vous ferez raser le menton.

Mac Guire se saisit de la pièce sans un mot de remerciement, la jeta au cocher en lui criant de garder la monnaie, dégringola les escaliers, jeta le sac le plus loin qu'il put dans la rivière et s'y précipita ensuite lui-même tête baissée. Il fut sauvé de la noyade, croit-on, par le bras vigoureux de M. Godall. Au moment où on le ramenait ruiselant sur la rive, une explosion sourde et étouffée ébranla la solide maçonnerie du quai, et au milieu du fleuve s'éleva comme un geysier une masse liquide qui retomba aussitôt.

Somerset chércha vainement à attacher un sens quelconque à cet épilogue. Durant tout le récit il avait eu fréquemment recouru à la bouteille. Le jeune homme, en proie à une sorte de cauchemar, se leva, chancelant, refusa résolument un troisième grog, et, sous prétexte qu'il était tard, il voulut à toute force aller se coucher.



MATA-HARI LE PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE DE LA DANSEUSE ROUGE

Voici qu'on reparle de Mata-Hari, la "danseuse rouge" qui fut exécutée pendant la guerre dans les circonstances que l'on connaît et autour de laquelle on a essayé de créer bien des légendes. M. Edouard de Rougemont publie dans le "Mercure de France" un portrait graphologique de Mata-Hari qui semble très minutieusement établi. Ce qui frappe dans son écriture, dit-il, c'est l'excessive force impulsive des mouvements et leurs contrastes ; or, toutes ces impulsions contradictoires donnent à la vie intérieure quelque chose de tumultueux et de chaotique. "C'est un caractère, téméraire, qui mesure mal l'obstacle, obscurément confiante en son destin." D'après M. de Rougemont, Mata-Hari ne se troublait de rien ; au milieu de ses plus véhémentes passions, elle gardait son sang-froid et montrait une effrayante résolution faite de courage et d'aveuglement. Quant aux mobiles de ses actes, son écriture révèle l'égoïsme, le calcul et l'orgueil. Avec cela, de réelles qualités d'intelligence : elle avait un goût très fin, original, une perception avertie des harmonies du beau, un esprit vif, compréhensif, cultivé et séduisant. Seulement, les forces nocives dominaient tout chez elle ; elle réalisait le mensonge dans l'impulsion, et elle faisait succéder, avec la même fougue, l'expression de la vérité la plus imprudente au mensonge le plus monstrueux.

Evidemment, c'est très curieux et voici un portrait graphologique fort ingénieusement établi ; mais comme il eût été plus intéressant d'être fixé de la sorte sur le caractère de cette femme tragique avant qu'elle allât finir devant un peloton d'exécution dans les fossés de Vincennes !

L'Australie N'aura Pas d'Ambassadeur

Melbourne. — Le premier ministre, M. S. M. Bruce, a déclaré que l'Australie ne croit point qu'il faille nommer un ambassadeur à Washington. Aucune démarche dans ce sens ne sera entreprise.

Quand l'Australie aura des remarques à faire au gouvernement des Etats-Unis, a dit M. Bruce, elle les fera présenter, comme d'habitude, par l'ambassade britannique.

Le premier ministre a annoncé que M. Donald MacKinnon, directeur général du recrutement pendant la guerre, et ancien ministre dans le cabinet de Victoria, a été nommé commissaire du commerce aux Etats-Unis. M. MacKinnon, qui se rendra à son poste au mois de juillet, remplacera sir Mark Sheldon. Il se fixera à New-York.

M. Bruce ajoute que les fonctions du nouveau commissaire n'empêcheront aucunement sur celles de l'ambassadeur britannique.

UNE PROTESTATION DE LA BULGARIE

Lafayette. — La Bulgarie vient d'envoyer une note à la Conférence du Far East protestant contre la cession de Karagatch à la Turquie. La Bulgarie maintient le point de vue que la cession ferait un grand tort à ses droits de posséder un débouché sur la mer. Les Grecs et les Turcs ont passé la journée d'hier en fraternisant. M. Venizelos a fait savoir que la Turquie, par raison de son autorité sur Karagatch, s'était créé des obligations envers la Bulgarie, étant donné que cette ville est un débouché important pour le commerce. Ont écrit ici que les difficultés seront vite applanies.

La France a adopté la semaine anglaise.

Le Masque de Velours

Conduite par trois vigoureux rameurs, la gondole fendait avec un bruit de soie déchirée l'eau sombre et moirée du Grand Canal. On vit briller les lumières du Ponte del Rialto, puis ce furent les ombres tristes des vieux palais rongés de lépre.

Venise s'assoupissait dans son sommeil nocturne. Le jeune homme se réveilla, mais le bras de Pietro Giacosi, qui prit le bras de Pietro Giacosi, l'entraîna, non sans lancer auparavant un regard de défi aux deux doges du Tintoret. L'un d'eux parut vouloir s'élaner vers le couple formé par Pietro et l'inconnue mais son camarade le retint en murmurant : — Il sera temps tout à l'heure.

Le jeune homme éprouvait une douceur ineffable à entraîner dans le rythme de la valse cette inconnue énigmatique, qui incarnait déjà pour lui tout le bonheur de ce monde. Il ne songeait pas qu'il ignorait tout d'elle et, ingénument, il jouissait de la minute présente. Malgré son enivrement cependant, il ne put s'empêcher de constater avec surprise qu'ils ne pouvaient, lui et sa compagne, passer de salon en salon sans qu'on vit aussitôt surgir, au milieu des autres couples, les deux doges fatigués.

Cette poursuite impressionnait vivement la jeune fille qui semblait sur le point de défaillir. Elle s'accrocha au bras du jeune homme et Pietro, sérieusement alarmé, l'entraîna vers un petit salon solitaire. Là, elle lui pressa doucement la main et murmura pour le rassurer : — Ce n'est rien, je me sens mieux.

Elle jeta autour d'elle des regards inquiets : par extraordinaire, ils étaient seuls. Elle lâcha précipitamment son bras en disant : — Attendez-moi une minute : je vais dire un mot à ma mère.

III Le ton était si impérieux que le jeune homme n'osa protester. Elle avait déjà disparu, et Pietro, abasourdi, éprouvait le même pincement douloureux au cœur que lorsqu'il l'avait vue s'éloigner dans la barque, le long du canal. Dix minutes s'écoulèrent, puis dix autres. Une inquiétude s'insinua en lui à l'idée qu'elle ne reviendrait peut-être plus. Comme il tirait son mouchoir de sa poche, un papier plié en quatre s'en échappa. Etonné, il le déplia : un dessin, des lignes danser devant ses yeux. Il ne se rappelait pas avoir jamais possédé pareil document. D'où provenait-il ? Au plus fort de sa perplexité, les deux doges parurent sur le seuil du salon. — Monsieur, dit l'un d'eux, je vous prie de me remettre ce papier.

Le jeune homme bondit. Toute sa colère contre les intrus lui revint. Il leva déjà la main sur celui qui avait pris la parole, mais le second lui saisit le bras en souriant :

— Ne vous énervez pas, monsieur Giacosi, dit-il, nous ne vous voulons que du bien. Si vous n'étiez ici connu, nous aurions pu vous prendre pour un complice.

— Un complice ? répéta Pietro interdit, que signifie ?

Le premier doge lui arrachait le document des mains. — Ceci, monsieur, dit-il, est le plan d'une importante fortresse italienne à la frontière du Trentin. Se sentant surveillée, la jeune dame avec qui vous dansiez tout à l'heure, a évidemment glissé ce papier dans votre poche pour faire retomber les soupçons sur vous.

Sur un salut poli, les deux hommes s'éclipèrent, laissant Pietro abasourdi. La voix de Luigi le tira de sa stupeur : — Eh bien ! fit celui-ci, je te cherche partout, pourquoi n'es-tu pas avec nos amis ?

Et sans remarquer le trouble de son frère : — Tu ne sais pas la nouvelle ? dit-il. La princesse Malapiera est contrariée. Aussi avec sa manie d'inviter le ciel et la terre... Il y avait là, sous un faux nom, la Torcelli, une espionne autrichienne bien connue. Deux agents de police, déguisés en doges, la surveillaient, sachant qu'elle devait, ce soir, au bal, remettre à un complice, le baron von Hestling, des papiers importants. On espérait les pincer tous les deux. Mais le baron n'est pas venu, et la dame s'est éclipée. Il a bien fallu la relâcher. Tu ne m'écoutes pas ?... Eh bien ! qu'as-tu donc ?

Effondré dans les coussins du divan, Pietro Giacosi éprouvait une déception amère. Envouté de tristesse, et défat de joies promises à sa jeunesse, il se demandait : "Est-ce ainsi, au seul moment de la vie, que les plus douces émotions d'une belle nuit de plaisir se transforment, avant l'aube, en illusions mortes ?" — Eve Paul-Margueritte.

PROBLEME DES INDEMNITES

New-York. — M. Bernard M. Baruch, qui fut, en 1921, membre de la commission américaine des réparations, a publié un article intéressant dans le "Times", de New-York, au sujet du problème des indemnités et de la situation créée par la guerre. Il dit que la récente offre de Berlin n'indique aucun changement de la politique allemande. Il dit aussi que l'Allemagne peut payer \$12,500,000,000, si on lui donne le temps nécessaire et que les Etats-Unis devraient unir aux autres nations pour fixer la somme des réparations.

LA FORCE SOLECTRICE

A chose nouvelle, nom nouveau. Le capitaine de vaisseau Cooper a dû forger un néologisme pour étiqueter la théorie dont il vient de donner communication à l'Institut colonial royal d'Angleterre.

Par ce terme nouveau, il désigne l'afflux total de force émanant du soleil. Cette force, pendant son passage du soleil aux planètes et vice versa, se transforme, selon les circonstances, en lumière, chaleur, électricité, magnétisme, action chimique, radioactivité et gravité. (Le capitaine insiste sur ce dernier mot.) Les longues études qu'il a faites de cette force protéiforme lui ont permis de prévoir, avec une précision stupéfiante, les moments des grands phénomènes naturels.

Le 11 août 1906, à Valparaiso, il prévint les autorités qu'un terrible tremblement de terre aurait lieu le 16. On ne le crut guère — qui donc écoute les prophètes ? Et seuls ses camarades, impressionnés, se mirent à l'abri. Le vaisseau du capitaine leva l'ancre le 12. Quelques jours plus tard, à Montevideo, Cooper apprenait tous les détails du désastre, qui avait fait 10,000 victimes.

Bien d'autres prédictions de tempêtes ou d'éruptions se réalisèrent. En octobre 1918, le capitaine écrivit à un grand journal chilien qu'il prévoyait pour décembre une forte secousse sismique. Elle se produisit ponctuellement, à Capito, et toute la presse s'émouvait d'une telle divination.

Elles sont curieuses. Il prétend que tempêtes et tremblements de terre ont des causes similaires. Les heures à laquelle se produisent les séismes permettant d'établir la position et la distance du soleil au moment du phénomène, des années d'observations ont prouvé au capitaine que le retour de ces conditions solaires amenait un retour du phénomène. La lune et les planètes exercent d'ailleurs leur influence, combinée avec celle du soleil. Le calcul astronomique peut donc prévoir à quelle date se reproduiront les mêmes conjonctions fatales, et les bouleversements géologiques ou météorologiques correspondants.

LE COMMERCE DU CANADA EN 1922

Le mouvement commercial du Canada est incontestablement en voie de redressement, c'est ainsi que les chiffres généraux du commerce canadien en 1922 atteignent la valeur de 1 649,701,892 dollars, en plus-value de 44,523,589 dollars sur 1921. Les importations sont en diminution (782,339,309 dollars) alors que les exportations sont en augmentation (867,362,583 dollars).

Les deux plus forts clients du Canada sont l'Angleterre et les Etats-Unis. Par rapport à 1921, il y a augmentation dans les chiffres des importations anglaises et diminution dans la valeur des importations des Etats-Unis.

L'ITALIE EST TROP PETITE

Londres. — On craint que Benito Mussolini, premier ministre d'Italie, ne careasse des projets de conquêtes. Il a dit, hier, à Venise : "Tout autre peuple peut envier notre pays prolifère qui est prolifique et intelligent. Notre peuple est trop serré dans notre péninsule étroite et sacrée. Il a besoin d'espace. Les peuples qui grandissent ont des droits sacrés devant les races qui déclinent."

COMMENT CA SE FIT

— J'ai fait deux milles en une seconde, ce matin. — Allons donc ! — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire, deux milles en une seconde, car tous les wagons de première étaient comblés.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame du Kentucky raconte le comment elle devint forte et en bonne santé — Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky. — Mme Cynthia Vankouk, qui habitait jadis Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle résolut de reprendre ses travaux de famille et que cela lui causa beaucoup de mal. "J'ai commencé par me sentir affaiblie et me sentais point m'occuper", voilà comment Mme Vankouk décrit ses maux. "Pendant six semaines j'étais nerveuse et sans vigueur ; j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail.

"Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux, et qu'il me fallait un tonique pour me remettre en santé. "Il me recommanda Cardui. Dans une de temps de m'aperçus d'une amélioration dans ma condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et... ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé."

Cette dame du Kentucky ajoute qu'elle ne manque jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et épuisées. Des milliers de femmes font des louanges du Cardui à leurs amis. Ce doux et inoffensif tonique végétal a été un usage avec succès pendant quarante ans dans le traitement des nombreux maux affligent les femmes. Votre pharmacien vend le Cardui.